

Mrs. Parker and the Vicious Circle Splendeur et misère des intellectuels

Number 176, January–February 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1995). Review of [Mrs. Parker and the Vicious Circle : splendeur et misère des intellectuels]. *Séquences*, (176), 37–38.



Mrs. Parker and the Vicious Circle

Splendeur et misère des intellectuels

Si l'on vous disait que, par un quelconque tour de passe-passe, vous pouviez retourner dans le temps et vous joindre à un cercle de personnalités brillantes, comme celui du New York des années folles, comme moi vous diriez sans doute qu'il s'agit d'un tour de magie miraculeux ou alors qu'on vous invite à une projection du plus récent film d'Alan Rudolph.

Que ce New York-là soit reconstitué à Montréal même et que l'on soit ébahi par le résultat n'est qu'anecdotique. Pourtant, c'est très certainement la qualité de la reconstitution qui nous captive. Elle s'avère si précise en fait, que l'on est presque plus fasciné par le souci du détail et l'impression d'y être vraiment que par les personnages qui «animent» l'écran. Et c'est bien là que le bât blesse. J'utilise les guillemets car ces personnes nous semblent bien éteintes, bien que l'on soit convaincu qu'en leur temps, elles représentaient le plus haut niveau de la quintessence intellectuelle.

Il est toujours curieux de constater à quel point certaines choses qui nous paraissent fascinantes et immensément intelligentes lorsqu'on les admire dans leur représentation finale sont somme toute assez peu attrayantes lorsqu'on en examine le fonctionnement ou le processus de création. C'est presque toujours le cas, entre autres, lorsqu'il s'agit des merveilles de la science. Imaginez un instant que vous puissiez assister en direct aux véritables recherches de Pasteur sur l'asepsie — et je ne parle pas bien entendu d'une version hollywoodienne pleine de rebondissements certes divertissants mais le plus souvent improbables. Nul doute que cela vous semblerait hautement ennuyeux sans pour autant vous empêcher d'admirer très sincèrement le travail de l'homme. Il en est de même avec Mrs. Parker et ses amis intellectuels. À les voir ainsi vivre sous nos yeux, chercher la formule assassine, le courant qui sera porteur ou le prochain concept journalistique, on se dit que ces gens-là vivaient hors du monde, coupés de leur propre réalité charnelle, un peu comme si la tête flottait au-dessus du corps, détachée de ses impondérables et contingences, mais cherchant tout de même à le dominer. Pourtant, ce n'est pas faute d'abuser de plaisirs épicuriens car il semble bien que, tout intellectuels qu'ils fussent, leur grand tourment était bien plus de trouver l'âme sœur et complément sexuel idéal que de mettre enfin sous leur plume l'œuvre qui les immortaliserait.

Le cercle vicieux du film peut donc aussi être



Jennifer Jason Leigh et Matthew Broderick

celui qui régira toute la vie de Dorothy Parker. Parce qu'il devient clair au bout d'un moment que ce qui est essentiel à sa vie, ce n'est pas tant d'atteindre la gloire par les lettres que de trouver l'homme qui la rendra heureuse en l'aimant pour ce qu'elle est: une femme. On croit que l'intelligence n'a pas de sexe mais le processus de réflexion lui, en a un. Ainsi, tous ces intellectuels qui veulent changer le monde sont souvent plus sexistes que le commun des mortels. Et plus Dorothy Parker cherche l'amour, plus elle souffre et plus elle souffre, plus elle s'enferme dans son verbe adoptant un comportement peu aimable. Il semblerait bien que la recherche du bonheur s'accorde mal de l'intelligence. C'est aussi banal que cela, même si c'est certainement moins élégant et brillant qu'on ne le voudrait. Je ne dirais certes pas que Dorothy Parker avait l'âme d'une midinette — bien qu'il n'y ait aucun mal à cela — mais plutôt que, sous le vernis littéraire qui lui faisait une carapace, il y avait une femme sensible qui n'avait pas le choix de se révéler aux autres et à elle-même telle qu'elle était réellement: parfois fragile, parfois chaleureuse, craignant souvent qu'on ne lui donne pas la place qu'elle mérite. Les blessures d'amour-propre et celles, plus touchantes, d'amour tout court nous révèlent une Dorothy Parker qu'on ne soupçonnait pas et confirme ce qu'on ressent d'une façon diffuse mais bien réelle. C'est tout de même étonnant de constater que, du film de Rudolph, on retient plus le portrait d'une femme malheureuse et douée, noyant dans l'alcool les regrets de sa vie amoureuse ratée que celui d'une société de gens qui a marqué les esprits de son temps et influencé des générations entières d'écrivains, de philosophes, d'esthètes et de critiques.

Le film de Rudolph reste le portrait intime d'une souffrance: dans une des dernières scènes, toute la dérision de la vie de Dorothy Parker nous apparaît. Alors qu'elle doit recevoir un prestigieux prix pour son œuvre, complètement imbibée d'alcool, elle réussit à atteindre de peine et de misère le devant de la salle où elle déclarera abruptement: «J'y suis arrivée». Cette femme à l'esprit si vif, même sous l'emprise de l'alcool, qui côtoya les grands dramaturges et fit partie de l'équipe fondatrice du *New Yorker*, ne prononcera que ces simples paroles ambiguës avant de se sauver derrière un rideau. Voulait-elle commenter le fait d'en être arrivée à cette étape où elle reçoit enfin les honneurs qui lui sont dus? Ou tout simplement marquer l'effort physique qu'elle fournit pour se mouvoir de l'arrière à l'avant de la salle? En être à ce point de sa vie, avoir vu et fait tant de choses, être considérée comme une personnalité marquante et ne prononcer que ces quelques mots!

Ce qui rend supportable le spectacle de cette déchéance, c'est que toute l'ambivalence du personnage de Dorothy Parker est admirablement illustrée par le montage alterné qui nous fait passer des scènes de sa vie à ces séquences faites de très gros plans en noir et blanc où elle nous récite ses petits poèmes. Tantôt sarcastique, tantôt triste, celle qui n'a jamais voulu écrire ses mémoires, Rudolph «la» force ici à commenter sa vie, avec une humanité que la véritable Dorothy laissait bien peu paraître lorsqu'elle était en public. À cause de ces «incrustations» qui ne sont pas sans rappeler les anciens conteurs qui narraient en termes énigmatiques leurs histoires merveilleuses, nous acceptons la langue acerbe dont usait Parker en public. Si ce côté touchant et vulnérable ne nous était

pas ainsi révélé, on pourrait croire qu'elle n'était qu'un esprit brillant et sans âme.

Finalement, ce qui rend le film un tant soit peu intéressant, ce ne sont ni le sujet en lui-même, ni le tableau de l'intelligence à l'œuvre, ni même le prestige des noms célèbres qui défilent sous nos yeux. Comme pour tous les films de Rudolph, ce qui fait que nous restons attentifs, c'est l'aspect profondément humain des personnages qu'il met en scène, en dépit de leur froideur intellectuelle. Cependant, au contraire de ses autres films, on n'y retrouve pas cette coïncidence entre la poésie de l'image et celle, plus crue, qui émane des personnages. Qu'on pense seulement à *The Moderns*. Il y avait dans ce film toute la finesse des esprits à la fois cultivés et roublards et celle de la sensualité colorée des désirs humains, le tout formant des tableaux vivants rappelant ceux pendus aux murs des beaux salons où l'on aimait briller. Il y avait une cohésion formidable entre le sujet et la forme. Ici, bien sûr, il nous fait encore une fois la démonstration que l'intelligence et le raffinement ne sont que les pièces d'une armure qui protège l'individu de ses faiblesses de cœur et de corps. Cela est troublant et touchant mais il n'y a pas dans sa vision de ce monde-là le lien essentiel qui fait se joindre la tête et le corps. Il manque tout simplement l'audace de ces trouvailles visuelles et scénaristiques qui ont fait la réputation de Rudolph comme metteur en scène original et piquant et mettait en évidence l'intime contradiction du cœur, du corps et de l'esprit.

Entre l'élégance spirituelle des grands de l'Hôtel Algonquin et la déchéance charnelle causée par l'alcool dont ils s'imbibaient copieusement, Alan Rudolph a malgré tout saisi la dimension fragile de ceux dont l'intelligence s'avère être une arme meurtrière, et même suicidaire. Sans doute les êtres d'idées sont-ils, par nécessité intellectuelle, désincarnés. Ceci expliquerait qu'il est infiniment plus agréable de les lire que de les voir vivre.

Sylvie Gendron

MRS. PARKER AND THE VICIOUS CIRCLE

— Réal.: Alan Rudolph — Scén.: Alan Rudolph, Randy Sue Coburn — Photo: Jan Kiesser — Mont.: Suzy Elmiger — Mus.: Mark Isham — Son: Richard Nichol — Déc.: François Séguin — Cost.: Renée April, John Hay — Int.: Jennifer Jason Leigh (Dorothy Parker), Campbell Scott (Robert Benchley), Matthew Broderick (Charles MacArthur), Peter Gallagher (Alan Campbell), Jennifer Beals (Gertrude Benchley), Andrew McCarthy (Eddie Parker), Lili Taylor (Edna Ferber), Martha Plimpton (Jane Grant), Sam Robards (Harold Ross) — Prod.: Robert Altman — États-Unis — 1994 — 126 minutes — Dist.: Alliance.



Nikita et Anna Mikhalkov

Anna 6-18

Soleil rêveur

Depuis qu'il tient l'affiche au cinéma Parallèle, le documentaire de Nikita Mikhalkov a pris d'assaut le cœur des Montréalais. Et pour cause. Il s'agit sans doute du meilleur film du célèbre réalisateur russe, qui avait pourtant déjà frôlé le sublime avec *Les Yeux noirs* en 1987. *Anna 6-18* laisse ébahi sur plus d'un plan. Il s'agit d'abord d'une ode à sa fille; un témoignage amoureux comme on en a rarement vu. Mikhalkov interroge Anna sur ses désirs et ses peurs. Les mêmes questions reviennent année après année et les réponses diffèrent ou se ressemblent selon l'état d'âme de la petite qui grandit. C'est donc un journal intime. Et il s'avère d'autant plus précieux qu'il a été tourné en secret et dans l'illégalité lors des années de répression en Union soviétique (une époque révolue?). De plus, Mikhalkov monte en parallèle les interventions de sa fille et des documents d'archives qui font déborder le privé sur le politique, avec comme résultat un tableau parfois lapidaire, mais plus souvent bouleversant, sur les liens qui unissent malgré tout le cinéaste à sa patrie. Mikhalkov est un humaniste comme il en existe encore peu. Et finalement, le film vaut pour la réflexion qu'il offre sur le cinéma lui-même. De par ses commentaires en voix off, de par l'insertion de certains extraits de ses films de fiction dans la trame narrative de son documentaire, Mikhalkov interroge son propre mécanisme

de création et fait d'*Anna 6-18* une œuvre de «méta-cinéma». On en sort ému, secoué, rêveur et rempli d'espoir. Rares sont les films qui nous laissent dans un tel état de grâce.

Complexe et touffu, le film se découvre et se déguste donc par étapes ou par strates. On est d'abord fasciné par le portrait qu'on y trace d'une jeune fille, à la fois intimidée par la caméra de son père, par sa sévérité occasionnelle aussi, et séduite par l'attention qu'il lui porte. À tout âge, on peut lire dans le regard d'Anna, dans son sourire retenu, l'adoration parfois douloureuse qu'elle porte à ce père trop souvent absent. L'enfant puis l'adolescente vibre du désir de lui plaire et de mériter son approbation.

On a là non seulement l'illustration d'une relation père-fille mais aussi comme une métaphore des liens parfois tordus qui unissent les acteurs à leur réalisateur. Anna n'est pas seulement le sujet du film, elle en est aussi l'objet privilégié. Celui que Mikhalkov et nous-mêmes contempions par le biais de la caméra voyeuse qui s'abreuve amoureuxment de la beauté de la «star» et des émotions qu'elle met à nu. Lorsqu'Anna habite l'écran, on ne peut la quitter des yeux. Elle est lumineuse, presque magique: le résultat bien sûr du processus de transfiguration filmique. Telle que captée sur pellicule et réanimée par le projecteur, Anna est véritablement un être de lumière. Ce qu'elle restera à jamais pour ceux qui ne la connaissent pas personnellement. Anna, c'est un peu la Greta Garbo du documentaire. Mystérieuse malgré